

henry de falandre



Henry de Falandre, par X. de Poret.

A la suite du décès en 1953 de notre Président, M. le Duc de Noailles, tous mes collègues m'ont prié de présider aux destinées de la Société de Vénérie.

Etant tout naturellement attiré par la personnalité d'Henry de Falandre, nous nous sommes retrouvés pour élaborer ensemble un programme constructif et, tout de suite, je trouvais dans ce charmant collègue et si fidèle ami le conseiller le plus efficace, le soutien le plus constant. Sa foi en l'œuvre à laquelle nous allions tenter de donner un très grand rayonnement s'exprimait par un calme imperturbable, une ardeur contenue et profonde, une culture solide, un art consommé de relier les données du passé et celles du présent.

Très intelligent sans l'étaler, laborieux sans le paraître, courageux sans forfanterie, esprit précis et pondéré, le type de l'homme d'honneur à la fois bon, dévoué et franc.

Et, puisque mes collègues m'ont demandé d'évoquer un souvenir strictement personnel, Henry de Falandre représentait pour moi le souvenir vivant de son grand-père, ce grand soldat qui m'a fait l'honneur de me décorer de la Croix des Braves sur le champ de bataille, il y a maintenant soixante ans. J'avais vingt-quatre ans et cette cérémonie émouvante m'a marqué pour la vie.

Marquis de VIBRAYE.

toute la vénerie est en deuil



L'amitié a grandi entre nos deux ménages au point de devenir une véritable affection sans parler de la correspondance que nous échangeons à tous propos, des visites que nous faisons ensemble ou séparément à tous les chenils de Gironde, de Dordogne ou du Lot-et-Garonne, ce qui nous permettait d'échanger nos opinions. Il nous arrivait parfois de ne pas être d'accord, mais jamais aucune ombre n'a plané sur notre amitié. Nous nous sommes encore plus rapprochés quand des deuils aussi cruels qu'inattendus nous ont frappés l'un et l'autre.

Je suis certain d'être l'interprète de tous les équipages du Sud-Ouest en exprimant à M^{me} de Falandre, à ses enfants et petits-enfants notre profonde sympathie.

Henry aimait nos pignadas et nos landes. Il en avait compris le charme, il en avait saisi les difficultés. « Paradis des Veneurs, Paradis des chevreuils », nul mieux que lui n'a défendu notre région.

Quel dommage qu'il soit parti sans avoir écrit ses souvenirs ! Il connaissait non seulement les équipages actuels mais aussi tous ceux qui ont disparu et n'avait pas besoin d'annuaire pour nous dire dans quelles forêts ils découplaient, quels étaient leurs tenues, leurs devises, leurs boutons, leurs hommes

et leurs meilleurs chiens. Je me souviens d'un soir à Cheviers où il me montrait sa magnifique collection de boutons et où chacun d'eux évoquait dans sa prodigieuse mémoire, toute l'histoire de l'équipage.

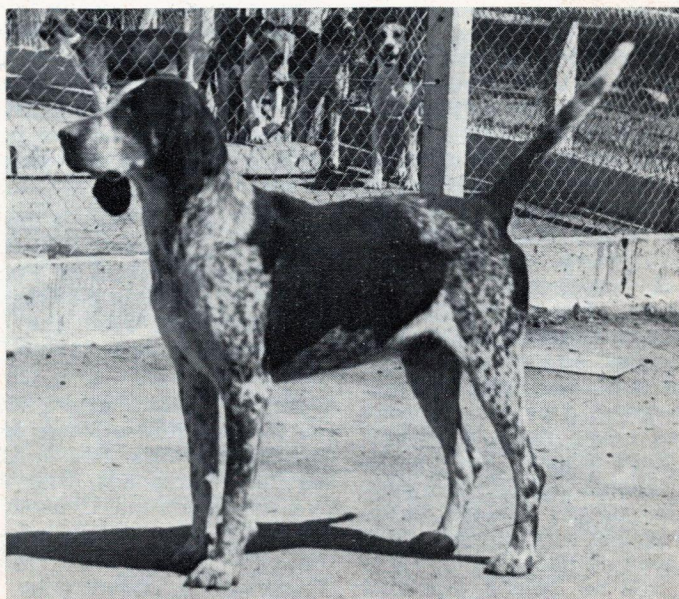
Je relisais il y a quelques jours les souvenirs du chien Dakota qu'Henry avait écrits en 1959. Comme il avait su comprendre ce chien de notre région (il venait du Rallye Varena), ce Grand Bleu de Gascogne et avec quelle finesse faisait-il valoir ses qualités et lui pardonnait-il ses erreurs ! et à qui il faisait dire : « Si je vous ai trompés, ce n'est que par erreur, et non point par mensonge ».

Enfin, Henry, en dehors de votre amour pour les chiens et pour la chasse, vous avez consacré une partie de votre vie à organiser et à défendre la Vénerie en général, à créer notre Association des Maîtres d'Equipages et je n'oublie pas toutes les manifestations dont vous avez été l'âme et qui, grâce à vous, ont été des succès sans précédent.

Ce sont tous les veneurs qui s'inclinent devant vous en vous disant un grand Merci. Ce Merci peut-être l'avez-vous entendu dans l'« Adieu des Maîtres » et dans « La Falandre » sonnés devant l'église de Sept-Forges, le 2 février.

Jean CRUSE.

Dakota, Grand Bleu de Gascogne.



Dans toutes les forêts de France et de Belgique, les équipages pleurent Henry de Falandre et si j'évoque son souvenir c'est qu'il était pour moi un de ces vrais amis auquel on peut tout dire et sur lequel on peut compter, quoi qu'il arrive. Nous avons fait connaissance à une assemblée générale de la Vénerie il y a plus de 25 ans et nous ne nous étions pas compris tout de suite. Peu de temps après, il venait en Gironde pour suivre une de nos chasses et il a suffi que nous passions une soirée ensemble pour découvrir nos atomes crochus. Depuis lors, combien de fois Odette et lui sont-ils revenus nous voir ?

la chasse par le chien...

En lui rendant un hommage personnel dans « Vénérerie Aujourd'hui », en le présentant au Cercle des Jeunes Veneurs le 13 novembre comme celui qui connaissait le mieux la Vénérerie française, je ne pensais pas voir mon ami, le Comte Henry de Falandre pour la dernière fois. Je ne savais pas que je ne recevrais plus que six lettres écrites au feutre bleu que je décachetais toujours avec le même plaisir, mais aussi avec un peu de « stress » et de curiosité. Ce fut le même rythme pendant vingt ans. Ce courrier plein d'enseignement avait scellé l'amitié qu'il m'avait fait l'honneur de me témoigner.

D'une grande intelligence, servi par un esprit clairvoyant et didactique, par une excellente mémoire, il ne laissait rien passer, aucun détail ne lui échappait, il « surallait » ses interlocuteurs. Toutes ces qualités, il les a mises au service de la Vénérerie, que ce soit pour discuter avec nos autorités de tutelle, pour orienter notre action pour la défense de la Vénérerie, pour organiser nos manifestations, pour régler les litiges... Lorsqu'il n'était pas d'accord, son silence était sévère et nous incitait à réfléchir.

Il refusait tous les honneurs ; par sa personnalité et son dévouement, sa présence s'imposait partout. Ce fut l'« Eminence Grise » de la Vénérerie pendant vingt ans auprès du Marquis de Vibraye. Au départ de celui-ci, il aurait pu lui succéder comme Président de la Société de Vénérerie, il refusa, par amitié, par respect pour ce dernier, et il se mit à l'écart de plus en plus malgré l'insistance de ses amis. Cependant, rien ne pouvait se faire ou se décider sans que nous ressentions le besoin extrême d'en discuter avec lui, même quand nous le savions opposé à nos projets. Quand je dis nous, je pense à ses cadets, à ceux qui, du fait de ses qualités attractives, lui étaient très attachés, ceux qu'il cotoyait de plus près, soit à la Vénérerie, soit au Comité, soit à la

chasse : Monique de Rothschild, Charles Gillot, Claude Vezard, Diégo de Bodard, Pierre et Jean Bocquillon, Gérard Vigand, Jean Cruse, Edouard Cruse...

Pour ceux qui sont venus après et ceux d'aujourd'hui, je rappellerai brièvement ce que nous lui devons. De 1955 à 1964, avec Karl Reille et Pierre Firmin-Didot, il passe ses nuits et ses vacances à faire paraître le bulletin qui ne paraissait plus depuis la guerre. Celui-ci reflétait véritablement la vie de la Vénérerie : récits de chasse, résultats d'épreuves, chroniques vétérinaires, lettres ouvertes sur les chiens avec Jean de Rouâlles et B. Gairal, sur les méthodes d'attaque, sur les relais avec le Baron Liteau, sur la voie avec Honoré Guynet, Michel Beauchamp, etc.

Ses commentaires personnels, ses articles dans tous les domaines ont souvent permis à de nombreux veneurs de faire un retour bénéfique sur eux-mêmes les soirs de chasse. Il connaissait toutes les races de chiens courants, petits et grands. A notre grand regret, il ne voulut jamais être nommé juge. A la Commission des Standard, aux côtés de ses amis, le Marquis de la Commission des Standards, aux côtés de ses amis, le Marquis de Rouâlles, le Comte de Saint-Germain M. Paul Willekens, B. Gairal, etc., il fut toujours à la pointe de la discussion dans l'évolution des standards en 1951 et en 1957.

Lors des adjudications de 1959 et 1968, il étudia le cas de chaque Equipage, dans chaque région, il assume les pourparlers avec l'administration des Eaux et Forêts pour rédiger le Cahier des Charges et fait en sorte que chacun puisse chasser. C'est à lui que beaucoup d'entre nous doivent de pouvoir chasser encore.

En 1957, il est auprès de M. de Vergie et du docteur Ducellier pour organiser le Festival de Poitiers où il remporte le Prix du Président de la République, avec ses Français Tricolores et son fameux Roquemauve.

Avant et après Poitiers, il assure de main de maître toutes les manifestations, Tours, Reims, Chartres, Le Parc Montsouris, Bagnoles, Vichy, Fontainebleau, Chantilly, etc.

C'est en 1962, alors qu'il est Commissaire Général aux Epreuves de Chevreuil au Gâvre, que j'ai pu

apprécier ses talents d'organisateur. Il avait le souci des choses bien faites, il n'oubliait rien, veillait à tout, nous sommes fiers d'avoir été à son école.

Grâce à ces manifestations, grâce à ses connaissances de veneur et de cynophile, grâce à son impact personnel, il a redonné le goût de l'élevage à ceux qui l'entouraient. Toujours présent, il était connu, écouté de tous ; pour lui, tous les veneurs étaient sur le même pied quand « ils aimaient la chasse pour le chien », et pour ceux qui partageaient son avis sans obliger les autres, il ajoutait dans le merveilleux opuscule consacré à son chien Dakota : « ... avant d'aimer le chien pour la chasse ».

Pendant la saison, en dehors de ses jours personnels de chasse, il visitait les chenils. Il a assisté à près de 2 000 chasses dans 83 équipages. Tout est écrit, tout est jugé mais tout est pardonné à ceux qui partagent sa passion de la chasse et du chien.

Tous les hommes de Vénérerie le respectaient et l'aimaient, il attachait beaucoup d'importance à leurs avis, aimait leur rendre visite. Il se souciait toujours de leur intérêt dans les manifestations. Citons l'hommage qu'il rendit à Emile Vivier pour traduire véritablement sa pensée dans ce domaine :

« En même temps que fidèle serviteur, Emile Vivier fut pour beaucoup d'entre nous un professeur indulgent et pour tous un ami. » Hubert Nughes, dit Hubert, neveu d'Emile Vivier, fut piqueux près de trente ans à l'Equipage Kermaingant, continuant la tradition de son aîné. Sa disparition après une longue maladie l'avait profondément attristé.

Il aimait le beau et le bien chassé, il pensait à juste titre que seuls les chiens français pouvaient les lui apporter ; il n'aimait pas les chiens anglais, il ne les admettait que comme retrempe. A chacun de mes voyages en Angleterre, il me mettait en garde et venait juger d'un œil noir et sévère les produits de cette retrempe. Il aimait le beau et le bon chien. Il aimait la belle musique. Il aimait les chiens bien amoultés. Il écrivait : « Tous nos chiens de cerf ont de l'anglais, ceux qui en ont le moins en ont encore assez, s'ils ont la santé, s'ils sont capables de prendre ; le croisement a été employé comme remède, conti-



Voici réunis six chiens (de même père et mère) parmi ceux qui ont certainement apporté à Henry de Falandre l'une de ses plus grandes satisfactions d'éleveur, tant à la chasse que dans les expositions (1957).

nuons à le considérer comme tel et gardons-nous d'en abuser. Nos bâtards ont encore les qualités fondamentales du chien français et plus ils s'en rapprochent, plus ils les conservent. Ce sont ces qualités qui nous font vibrer car nous chassons pour voir travailler nos chiens et les entendre carillonner avant que de « chasser pour prendre vite et à quelque prix que ce soit ». »

Mettant ses principes en application, il avait sélectionné les chiens ayant le plus de sang français, en éliminant l'anglais au maximum, tout en gardant la bonne conformation nécessaire à la bonne tenue du chien. De ce fait, comme il me l'écrivait :

« J'ai trouvé le Français Tricolore plus que je n'ai voulu le faire. »

En aucun cas, il ne voulut faire son propre chien, le chien Falandre. Ses Français Tricolores avaient du sang Poitevin par les chiens d'Henry Doyen, du sang Billy (Querelle, Oriflamme par Blondinette et Darius),

du sang Bleu par les chiens du Docteur Rousseau et son fidèle ami Jean Cruse, le sang anglais ne venant chez eux que par quelques anglo-français très éloignés de la source britannique. Il recueillit aussi l'unanimité admirative du jury de Poitiers qui lui attribua les plus hautes récompenses pour Roquemare et Roncevaux, fils de Brillador.

Dans les années qui suivirent, beaucoup de ses Français Tricolores obtinrent l'« Excellent ». Je citerai Sirène, Sonnante, Sans peur, Si-rocco, Tempête, Valseuse, Argentine, Bayadère, Bretagne et, récemment : Légitime, Légendaire, etc. Il écrivait alors :

« S'il est plus aisé d'en avoir de bons que de beaux, l'un n'empêche pas l'autre et le beau n'est pas ici l'ennemi du bon... Il reste encore de nombreux chiens rappelant les vieilles races qui ont fait la gloire de notre Vénérie et méritant le nom de Français, il y a chez eux de quoi satisfaire les plus difficiles.

Améliorons-les par de judicieuses retrempes, conservons leur santé et leur tenue, mais sauvons avant tout leurs qualités de nez et de gorge, d'amour et d'intelligence de la chasse, en même temps que l'élégance et la distinction qui en marquent l'espèce et en font des seigneurs dignes de notre art et dignes de nos traditions. »

Quel magnifique plaidoyer pour nos chiens, pour notre élevage, de la part de ce veneur qui fut une véritable encyclopédie vivante de la Vénérie et du Chien Courant.

Par la suite, au cours des années 60 à 70, il n'obtint pas les résultats qu'il escomptait. Il ne retrouvait pas dans son élevage ces magnifiques Français Tricolores des années précédentes. La taille diminua très nettement, les oreilles aussi, et les ennemis du Français Tricolore parlaient avec ironie des « petits chiens de lièvre de M. de Falandre ». Grâce à sa volonté tenace et en dépit des difficultés, il parvint à remonter la pente et, depuis quelques années, on trouvait toujours 20 à 30 Français Tricolores parmi les 50 à 60 chiens Falandre à l'équipage Kermaingant. De plus, certains Equipages pouvaient, grâce à lui, présenter des chiens de même qualité.

Très objectivement, il considérait ce trou des années 60 à 70 comme un demi-échec et, par amitié, je n'abordais cette question que très discrètement. Ce n'est que cette année, en regardant le Mont-Blanc à Saint-Eusèbe, en parlant de nos chiens, qu'il me répétait qu'il aurait bien voulu que je fasse des Français Tricolores au lieu de faire des Poitevins ; je lui répondais « jésuitiquement » que si je n'en avais pas fait, c'était parce que c'était trop difficile !!! Brusquement, il m'arrêta pour me dire : « Vous devez le penser depuis longtemps, si je n'ai pas réussi comme je l'aurais désiré, si j'avais à recommencer, je ferais une consanguinité beaucoup plus étroite. Beauchamp et Guyot m'ayant donné des conseils opposés sur la façon de la pratiquer, j'en ai eu peur et j'ai eu très probablement tort ».

Il y aurait un ouvrage à écrire sur la vie de ce Veneur et de cet éleveur incomparable, ne serait-ce qu'en hommage à l'action bénéfique que tous, nous avons retirée de son dévouement. Il nous a quittés très tôt, alors que rien ne le laissait

sait supposer ; il avait surmonté son accident oculaire qui l'agaçait beaucoup ; avec une volonté de fer, il avait su faire face à la mort de Jacques, et su reconforter les siens. Pour les quelques-uns qui l'ont approché de très près, c'était un ami sûr dans les joies comme dans les peines. Avec émotion, bien triste, je suis allé avec Diégo le voir une dernière fois sur son lit de mort. Il n'avait pas changé, mais nous n'entendîmes plus sa voix pénétrante, pleine d'écho, d'amitié et de réconfort.

Tous les veneurs, tous les chasseurs de chiens courants, partagent la peine de M^{me} de Falandre, ainsi que celle de ses enfants et petits-enfants. Son souvenir restera toujours vivant parmi nous et son esprit continuera à planer au-dessus du nôtre pour mieux nous aider à préserver cette belle Vénérerie qu'il aimait tant, en faisant tout pour lui garder son image et la préserver des orientations l'écartant de la vraie tradition.

« Que le bon Saint Hubert me prenne dans son paradis avant que pareille Vénérerie ne surgisse dans nos forêts. »

Emile GUILLET

l'ami, le compagnon

Des voix autorisées diront quels éminents services Henry de Falandre a rendus à la Vénérerie, dans tous les domaines, depuis trente ans, et particulièrement sous la présidence du Marquis de Vibraye. Je voudrais pour ma part évoquer ici l'ami, et le compagnon de chasse inséparable de ces années si vite écoulées et si riches de souvenirs.

Ce faisant, j'ai conscience de m'acquitter d'un pieux devoir d'affection et de reconnaissance, avec une très grande tristesse devant cette disparition, qu'aujourd'hui encore je ne réalise pas entièrement.

A l'automne 1946, Jean de Kermaingant poursuit la réalisation d'un projet qui lui tient à cœur depuis longtemps : la fusion des équipages d'Ecouvies et Andaines. Il entreprend dans ce but une tournée du territoire d'Andaines et nous arrive accompagné d'un grand monsieur distingué, affable et très direct. Henry de Falandre, nous le connaissons peu, en Andaines, encore que son nom évoque un vautrait prestigieux, et qu'il est le beau-frère de notre ami Urbain de Pontavice, veneur de grande expérience, qui a toujours chassé avec nous.

Les choses ne traînent pas et dès la Saint-Hubert 1946 nous pouvons découpler une vingtaine de chiens, dont la plupart proviennent de l'Équipage de Longueplaine à M. Doyen et quelques-uns du Vautrait Falandre.

Ainsi se trouvait remonté un équipage promis à une heureuse destinée sous la direction de Jean de Kermaingant et Henry de Falandre, deux personnalités marquantes, aussi dissemblables que possible, mais qui, dans l'avenir, montreront qu'elles se complétaient admirablement.

Il fallait à cette époque une foi solide dans la Vénérerie pour reconstituer un équipage en partant de presque rien. Cette foi, Henry la possédait, et même la personnifiait. Une foi vivante, intransigeante, parfois ombrageuse, que je n'ai jamais vu fléchir.

La ténacité toute bretonne et la bonne humeur proverbiale de « Jean-Jean » allaient pendant trente ans s'associer sans faille à l'esprit d'organisation, au sens des responsabilités, au souci du détail que Henry savait apporter dans la conduite d'un équipage.

A cet égard, mais également sur le terrain, ses connaissances et son expérience dépassaient de loin celles de la plupart d'entre nous, aussi son autorité n'avait-elle à s'exprimer que sous la forme de directives ou de conseils toujours appréciés.

Le culte et le respect du Chien était pour lui un véritable dogme. C'est évidemment un principe de base de la Vénérerie, mais je crois bien qu'à cette époque beaucoup d'entre nous n'en avaient pas à ce point conscience, et c'est à Henry que revient le mérite de nous avoir convertis.

Par la suite, au fil des saisons, la confiance et l'affection que je lui portais, et qu'il me rendait, notre commune passion pour la chasse, une identité de vues et de sentiments dans ce domaine, enfin un concours de circonstances qui m'a permis d'être constamment proche de lui et de le seconder de mon mieux, m'ont acquis le privilège de recevoir bien des confidences et de connaître le fond de ses pensées.

Rien de ce qui concerne la Vénérerie ne lui était indifférent, mais par-dessus tout comptait **le Chien**. Il le voulait typé, distingué, parfois même au détriment de la puissance, près du sang français et rappelant nos vieilles races de chiens d'ordre qu'il défendait avec passion contre le fox-hound abhorré. Quant aux qualités morales, il appréciait l'amour de la chasse et l'esprit d'entreprise plus que la sagesse.

Au fond de lui-même, il avait conservé une préférence pour la chasse du sanglier. « Au cerf, disait-il avec une pointe de regret, on a toujours le temps. » Il est vrai qu'ayant depuis fort longtemps cessé de monter à cheval pour raisons de santé, il suivait en voiture. Je devrais dire qu'il **chassait** en voiture, et avec une véritable science. Le comparant sur ce plan

Le Comte Henry de Falandre, « Hubert » et son lot de six chiens.



à Roger Laurent, je l'ai souvent cité comme l'exemple d'un authentique veneur non cavalier, capable de comprendre dans le détail tous les incidents d'un laisser-courre, les défenses de l'animal, les difficultés rencontrées par les chiens, le comportement et les qualités de ceux-ci dans leur ensemble et individuellement. En un mot, d'en jouir pleinement, sans d'ailleurs en rien laisser paraître sur le moment, mais sa joie se manifestait à sa manière, discrète et intense, dans les commentaires d'après chasse. Et l'on pouvait souvent constater qu'il avait saisi et compris beaucoup plus de détails que bien des cavaliers...

Son grand principe, « laisser faire les chiens », a été à l'origine de bien des réussites de l'équipage.

Il n'en savait pas moins apprécier dans certains cas une initiative habile ou suggérer une intervention judicieuse. Mais il concevait un certain complexe du fait qu'il se croyait, souvent à tort, moins bien placé que les cavaliers pour juger des circonstances, d'où l'extrême prudence qu'il observait dans ses directives.

Comme il devait souffrir, certains jours, dans la cohue des suiveurs motorisés, ou parfois devant les erreurs, ou interventions intempestives auxquelles il assistait impuissant ! Et je n'en admirais que plus le ton modéré et amical de ses critiques. Ces épreuves ont été certainement la dure contrepartie des grandes joies que lui a apportées la chasse.

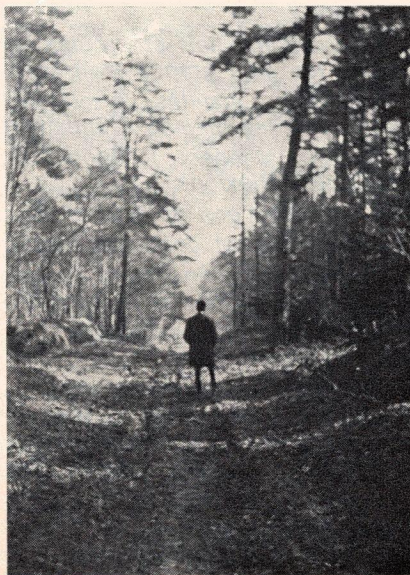
Veneur par goût autant que par tradition familiale, il avait, dès son plus jeune âge, vu chasser le célèbre vautrait de son oncle Alphonse de Falandre, avec qui il s'était associé dans les années précédant la guerre, et dont il vénérât la mémoire.

Il estimait avoir suivi de 1920 à 1975 plus de 1 900 chasses, et vu prendre quelque 1 100 animaux, par plus de 80 équipages différents. Rien n'était plus captivant et instructif que de l'écouter parler vénerie, car il était un merveilleux conteur. Commentaires sur un laisser-courre, récent ou d'autrefois, souvenirs personnels, tournées dans de nombreux chenils, forêts et équipages, lectures, entretiens avec tel maître d'équipage, éleveur, veneur ou piqueux... Il eut

fallu tout enregistrer, mais ma mémoire a beaucoup retenu, et je conserve de nombreuses lettres où se retrouve l'écho de tant de conversations, et aussi de quelques différends (Dakota, l'attaque de meute à mort...), désaccords toujours amicaux qui finalement nous rapprochaient plutôt.

Henry écrivait remarquablement, dans un style élégant et précis. Les nombreux articles qu'il a signés dans le bulletin de la Vénerie et autres publications, la charmante plaquette qu'il a fait éditer à propos de Dakota, en portent témoignage.

Quant à son érudition en matière d'histoire de la Vénerie, elle était proprement encyclopédique. Sait-on qu'il a non seulement rassemblé une collection de boutons parmi les plus complètes qui existent, mais qu'il s'est aussi attaché à réunir, avec des scrupules d'historien, le maximum d'informations sur les équipages disparus dont il possédait le bouton, sillonnant la France en compagnie d'Odette de Falandre pour se renseigner sur place, rechercher un témoin du passé, vérifier une date, un détail, découvrir avec mélancolie un chenil en ruines ou transformé en poulailler... Il faudrait que cette somme de documentation, précieuse pour la petite histoire de la Vénerie française, ne reste pas inexploitée et soit un jour mise en forme, comme il avait commencé de le faire.



En rappelant ces souvenirs et ces faits, j'ai surtout évoqué le veneur. Peut-il en être autrement, quand la Vénerie a pris une si grande part de sa personne et de sa vie ? Tous ceux qui ont approché Henry de Falandre ont pu apprécier de prime abord sa forte personnalité, son allure, sa distinction naturelle.

Mais il ne laissait pas longtemps ignorer les qualités de cœur et l'extrême délicatesse des sentiments que par une certaine pudeur il s'efforçait de ne pas manifester ouvertement. Un mot, une attention, finissait toujours par le trahir. La droiture, la générosité, la sensibilité qui formaient le fond de sa nature lui ont attiré dans tous les milieux, sans considération de rang social ou de situation de fortune, de nombreuses et vraies amitiés.

Ses soucis personnels, surtout s'ils étaient graves, demeuraient secrets. Je pense en particulier à la force de caractère dont il a fait preuve devant la perte si douloureuse de son fils Jacques, blessure demeurée ouverte au fond de son cœur, sans qu'il ait jamais consenti à se plaindre ni à être plaint.

Sa destinée a été tranchée le 24 janvier, en forêt, dans la musique des chiens, avec une rigueur et dans des circonstances qui sont bien dans la ligne de toute sa vie et lui auront épargné sans doute les concessions à l'âge et à la maladie qui tôt ou tard deviennent le lot commun. C'est la seule consolation que puissent aujourd'hui invoquer sa famille, ses amis, devant le vide que crée sa disparition prématurée.

La vie et l'Equipe continuent. La lettre F demeure, au flanc de ses chiens, la marque de son fils Hubert qui ne pouvait donner meilleure preuve de fidélité et de piété filiale que de le remplacer aux côtés de Monsieur de Kermaingant, comme il le souhaitait et comme nous le désirons tous.

Pour nous, la chasse sans Henry ne sera plus tout à fait la même chose. Mais nous ne cesserons pas d'entrevoir au détour d'une ligne de forêt sa silhouette familière, immobile, à l'écoute du récri de ses chiens.

Charles GILLOT